

DEPORTATION DU 01 SEPTEMBRE 1944 AU 20 MAI 1945

Le dernier train embarquant environ 1200 personnes détenues jusque là dans la prison de Loos, a quitté la gare de Tourcoing le 1er Septembre 1944 à destination de Cologne où nous arrivons le dimanche 3 Septembre après deux jours de souffrance. Là, sous le regard méprisant des passants, nous marchons depuis la gare jusqu'aux décombres de la foire-exposition où nous avons été logés dans les sous-sols. Nous apercevons la cathédrale encore debout à quelques pas de là.

Le mardi 5 Septembre, nous avons repris, sous une pluie fine, le chemin de la gare. Nouvel embarquement dans ces wagons à bestiaux où nous sommes entassés par 80 ou par 100. Après deux autres jours de trajet interminable, nous atteignons le camp d'Oranienburg à une trentaine de km au nord de Berlin. A notre arrivée, chassés des wagons à grands coups de bottes, nous sommes mis en rang sur le quai de la gare. Personnellement, j'avais autour du cou, un essuie-mains en guise de foulard. Un S.S. m'arrache l'essuie-mains et me lance un coup de poing en pleine figure. Je me dis "C'est le hors d'oeuvre !".

Voici qu'apparaît l'entrée du camp : grande bâtisse surmontée d'un toit. Au centre, une horloge. Sur la grille, nous lisons "Die Arbeit macht frei" : le travail rend libre; les lourdes grilles de fer se ferment derrière nous; c'en est fini de notre liberté

Le camp est entouré de miradors et de fils de fer barbelés et électrifiés. De place en place, des projecteurs. Dans le camp, il règne une propreté méticuleuse. Les baraques sont groupées en rayon autour du demi-cercle de la place d'appel. Dans le fond, la cheminée du four crématoire. Devant les baraques, des parterres de fleurs bien entretenus mais les visages sont ravinés et hagards.

On nous emmène dans différents bureaux où nous devons décliner nom, profession, religion. Puis, nous sommes déshabillés, douchés, tondu, fouillés. Tout signe extérieur, symbole de statut social, est éliminé. Dépouillés de nos vêtements, nous ne sommes plus que des corps nus, apparemment sans âme, ni personnalité. Nous ne sommes plus que des "Stücks", repérés par un matricule; le mien porte le numéro 98965. En fait, tout est organisé d'une manière scientifique. Il s'agit d'avilir l'homme dans sa dignité avant d'atteindre son être proprement dit.

A chacun, on nous remet un pantalon, un gilet et un veston. Nous resterons pieds nus pendant quarante jours.

Mon premier mot d'allemand

Dans la journée, nous sommes groupés dans un black. Soudain, un kapo surgit et nous hurle "Alles heraus". Nous nous regardons. Celui-ci hurle de nouveau, s'empare d'une matraque et nous chasse de la baraque. Nous pensons avoir compris le sens du mot "heraus".

Quarantaine aux blocks 37 et 38

Le soir du 7 Septembre, nous sommes rassemblés sur la place d'appel et nous assistons à la pendaison d'un détenu. Ensuite, on nous regroupe et, en rang, nous sommes conduits dans deux blocks isolés du camp par des barricades. On nous fait mettre en ligne. Un de mes camarades n'est pas tout à fait aligné; un coup de poing lui fait perdre ses lunettes. Myope, étourdi, il ne parvient pas à retrouver sa place et les coups de poing redoublent. Je le prends par l'épaule et le remets dans le rang; Ce qui semble calmer le kapo.

La vie aux blocks 37 et 38 est terrible : exercices physiques , marche en canard ... Si quelqu'un pose le genou par terre, il reçoit: 25 coups de "gummi" (c'est une matraque fabriquée à partir d'un gros câble électrique) . Les Juifs sont particulièrement visés. Le kapo Helmut les pourchasse. Il leur fait faire le canard sur un tabouret devant sa fenêtre jusqu'au moment où ils tombent d'inanition. Un soir, on nous avait servi un genre de tisane. Quelques minutes plus tard, les détenus se lèvent les uns après les autres pour aller aux toilettes. Helut, furieux de ce remue-ménage et de ces allées et venues, nous fait lever en pleine nuit et nous impose une heure de marche en canard. Un camarade fait une crise d'épilepsie il marche à moitié inconscient, en divaguant. Pour le faire revenir à lui, les kapos lui jettent des seaux d'eau en pleine figure.

Enfin, le 15 Octobre, on nous remet une paire de chaussures à semelle de bois, une chemise et un manteau. Après les épreuves de la quarantaine, nous pensons que nous allons partir au travail. Sans doute serons-nous mieux traités Hélas, nous allons toujours de mal en pis. Les frères, les amis sont séparés. Comment ont-ils réalisé ce brassage ? Nous remarquons que les matricules qui se suivent sont orientés vers des Kommandos différents. Ce sadisme est voulu. Certains iront à Neuengamme, à d'autres à Buchenwald, d'autres enfin, et c'est notre cas, partiront pour la base expérimentale de Peenemünde située au nord de l'Allemagne.

Les convois portent le nom de "transport". Bien que la distance soit relativement courte (:_30 km), le trajet dure deux jours. Groupés à 100 par wagon, sans air ni lumière, la vie est horrible. Certains essaient de s'allonger. Une paire de jambes vient se poser sur les vôtres, puis une autre paire. Les pieds sont engourdis. C'est alors des plaintes à cause des coups que nous nous donnons pour nous dégager. Quelquefois, des gens se battent pour une place. C'est un enfer !

Certains ont commis la grave erreur d'enlever leurs chaussures. En effet, brusquement, la porte du wagon s'ouvre et, à coups de matraque, le wagon est vidé sur le quai d'une station. Malheur à celui qui a perdu ses chaussures. Nous sommes arrivés à Peenemünde, dans l'île d'Usedom, près du port de Karlshagen.

Block 6

Peenemünde, 17 Octobre 44

Le camp se trouve dans la forêt de pins, entouré de barbelés, de miradors. Nous y pénétrons par une porte double faite de rondins de bois. Devant nous, s'allonge la route principale du camp où auront lieu les interminables appels. A gauche, cinq blocks sont alignés : la cuisine et les blocks 1,2,3 et 4. Derrière ces blocks se trouvent le block du Lageraltester (chef de camp) et le Revier!.' (infirmerie). De l'autre côté de la route et parallèlement à celle-ci, les blocks 5 et 6. En bas, passe la route qui longe la voie ferrée, Derrière les dunes, c'est la mer Baltique au-dessus de laquelle s'ébattent les mouettes et les canards sauvages.

Peenemünde est une zone interdite c'est la base d'expérimentation des avions V1, des fusées V2 et des missiles anti-aériens. Le général Dornberger est le grand maître des lieux. Avec lui, ses principaux collaborateurs Wernher von Braun, le colonel... Zanssen, le docteur Thiel. Le général Dornberger, dans son livre "l'arme secrète de Peenemünde" (Arthaud éditeur), raconte son entrevue avec Hitler le 7 Juillet 1943. Peenemünde est inscrite à la tête des priorités du programme d'armement. C'est la raison pour laquelle nous allons compléter les effectifs déjà sur place (environ mille Russes et Polonais). C'est ainsi que 200 déportés de la région Lilloise et des mines seront les premiers Français à assister à des essais de V2, précurseurs de la recherche spatiale et des fusées Apollo.

Les fusées, d'une hauteur de 14 m et d'une portée de 270 km, sont lancées à partir d'un polygone situé dans la forêt à environ un kilomètre au Nord du camp. Presque quotidiennement, dans un fracas épouvantable et une fumée dense et opaque, nous voyons s'élaner les fusées noires et blanches jusque dans la stratosphère; arrivées là haut, elles se mettent à l'horizontale et se dirigent vers leur objectif. Les V2 sont lancées dans la mer Baltique; un système de repérage relève l'impact, ce qui permet de vérifier la précision du système de guidage. Nous sommes sidérés par cette découverte.

Je deviens le matricule 11222. Nous sommes regroupés dans les blocks 5 et 6. Les premiers jours, nous sommes occupés à terminer la construction de ces baraques. Puis, nous sommes répartis dans les Kommandos. Nouveaux venus, nous héritons des plus mauvais Kommandos Terrassement, pistes d'atterrissage au terrain de la Luftwaffe, déchargement de péniches au port de Karlshagen, pose de voies ferrées.

Lever à quatre heures. De quatre à cinq, toilette, puis distribution de la ration de pain et d'un ersatz de café et, enfin, nettoyage de la chambrée. Bien que les matelas soient rembourrés de copeaux rétifs, il fallait que les lits soient faits au carré. Que de coups n'a-t-on pas reçus pour des lits mal faits! De cinq à six heures, appel dans la cour par tous les temps. A six heures, départ pour le travail où nous arrivons vers sept heures. Travail harassant jusque midi puis arrêt d'une heure pendant laquelle on nous distribue la soupe (eau chaude dans laquelle baignent quelques navets ou rutabagas). Quand nous ne plaisons pas au kapo, nous avons droit à la partie supérieure de la marmite; seuls, quelques privilégiés ont droit à une louche puisée dans le fond. Le travail reprend jusqu'à cinq heures et demie, puis retour au camp où se poursuivent les vexations des kapos. Le soir, nous recevons une ration de pain et quelques pommes de terre que nous avalons goulûment avec leur pelure. Une fois par semaine, on nous sert une sorte de marmelade : une cuillerée pour chacun. Le kapo puise une cuillère, la culbute dans votre gamelle, lèche la cuillère et au suivant.

Les kapos sont, en général, des Allemands condamnés de droit commun ainsi que quelques Polonais. Un seul a quelque sympathie pour les Français; il s'appelle Waldemar, c'est un Allemand qui avait été soldat de la légion étrangère; il parle le français. Les kapos ne doivent pas travailler et se nourrissent sur nos rations. Ils ont le droit de nous battre et ne s'en privent pas. Trois fois, je reçois les vingt-cinq coups de gummi, sans compter les coups de poing et les coups de pied. J'ai acquis la technique suivante lorsque l'on me donne ces coups de gummi. Il y a trois façons de subir soit serrer les dents et ne rien dire, soit crier, soit gémir faiblement. La première méthode excite leur rage; la deuxième n'est guère meilleure ils s'acharnent en criant "Ruhe" (silence); la troisième semble les calmer et je l'adopte.

Je dois dire ici que, en plus du travail épuisant et du manque de sommeil, ce qu'il y a de plus pénible à supporter, c'est d'être commandé par des brutes qui n'ont aucune rigueur morale et qui ont droit de vie et de mort sur vous. Pas un seul regard de compassion quand ils vous voient les larmes aux yeux mais une attitude sadique. Bien que victimes, comme nous, du système nazi, ils ne pensent qu'à nous faire travailler jusqu'à épuisement pour préserver leurs privilèges. Un soir, un Français qui avait changé de Kommando de travail parce que celui-ci était trop dur, fut retrouvé par son kapo. Celui-ci l'a assommé avec un tabouret à trois pieds; il tenait ce tabouret par l'un des pieds et le frappait à la tête. De plus, le mélange des races n'aidait pas les rapprochements et favorisait les luttes avec les voisins Russes et Polonais dont tous n'étaient pas des opposants.

Beaucoup de camarades souffrent de dysenterie; à d'autres, les jambes enflent, présumant une proche crise cardiaque.

Quelques jours après notre arrivée, nous sommes étonnés de ne pas partir au travail. Que se passe-t-il ? Nous le saurons bientôt. Des camarades Russes se sont évadés et ont été repris. Dans la matinée, nous défilons devant leurs corps défigurés. Ensuite, sur nos vêtements, on badigeonne des croix à grands coups de pinceau. Déjà mal habillés, dans des vêtements trop grands ou trop étroits, nous apparaissions comme de misérables bêtes de somme.

Un autre jour, vers la fin d'Octobre, nous restons cantonnés dans nos baraques. Toute la journée, les volets restent clos. Nous entendons un plus grand nombre de départs de fusées. Nous apprenons par la suite que, ce jour là, le maréchal Goering est venu sur place pour se rendre compte de l'avancement du programme de fusées V2.

Le général Dornberger précise dans son livre que c'était le 30 Octobre et voici la description qu'il fait de son hôte :

"Les bottes de maroquin rouge et ses éperons attirent mon regard. Il porte une longue pelisse en opossum d'Australie, épaisse et ample. D'un pas lourd, mal soutenu par ses pieds trop petits, il se dirige vers moi. Un pan de sa pelisse est rabattu et j'aperçois un uniforme d'aviateur gris clair, la plaque de l'ordre "pour le mérite" et l'insigne de grand officier de la croix de fer. Une casquette d'aviateur d'un bleu si pâle qu'il en est presque blanc et un bâton de maréchal complètent le tableau. Aux doigts, Goering porte des bagues de platine garnies de rubis énormes qui étincellent. Jadis énergique, son visage est flasque et boursoufflé. Les yeux sont clairs mais le regard manque de fermeté, les traits sont ceux d'un jouisseur, apathique, repu, gavé, désabusé."

(général Dornberger : "L'arme secrète de Peenemünde")

Le travail a lieu tous les jours de la semaine et parfois le dimanche matin pour des travaux urgents. Ainsi, un dimanche, j'ai dû aller charger des barres de fer sur des wagons. On nous a conduits dans une usine complètement détruite par le bombardement du 17 Août 1943. Ce jour là, la R.A.F, avec 597 avions, avait attaqué le centre d'essai. Il y eût 735 morts.

Le dimanche après-midi, nous sommes conduits aux douches, nus en file indienne vers un bâtiment se trouvant de l'autre coté de l'entrée du camp. Le soir, comme nous n'avons pas travaillé, il n'y a pas de repas. Quelquefois, on jette dans la cour quelques navets sur lesquels se précipitent les déportés à la grande joie des S.S..

Au début Décembre, je suis affecté comme tourneur (Dreher) dans un Kommando de mécanique. Ce travail, moins pénible, m'a sans doute sauvé la vie. Je travaille dans un petit atelier du camp d'aviation avec quatre civils qui, à une exception près, ne sont pas antipathiques. Je ne les crois pas nazis. Cependant, lors de l'offensive allemande des Ardennes, les ouvriers sont exaltés par les premiers succès de leur armée et me le font sentir. Ayant connu, avant notre départ, la force mécanique des alliés, je ne cède pas au découragement.

Les couteaux sont interdits. Grâce aux facilités que m'accorde mon travail, j'en fournis à mes camarades. Je casse en deux une lame de scie et je l'affûte. Un jour, j'en avais quelques uns dans ma musette ainsi qu'une râpe que j'avais confectionnée dans une boîte de conserve. A l'arrivée au camp, je suis fouillé et un S.S., ouvrant la musette, en sort la râpe; "Was is das ?". Je lui répons : "Für Kartoffel" et je lui fais le geste de râper. Le S.S. me confisque la râpe en échange d'un coup de poing. Ouf! je m'en tire à bon compte.

Le camp est propre et les déportés, épuisés, sont tenus tous les soirs en rentrant, d'aller aux lavabos. Un soir, les kapos font compter le nombre de personnes qui se présentent au "Waschraum". Il en manque quelques uns. Tout le monde, chambrée par chambrée, doit passer à la douche froide. Un de mes camarades Paul Titprez de Lille et oncle de Alain Decaux, tarde à se rhabiller et prend froid. Il meurt quelques jours plus tard de pneumonie. Deux autres le suivent les jours suivants : Léon Graf et Paul Eeckmann. Nous atteignons Noël dans la tristesse. Comment se fait-il que la guerre ne soit pas encore terminée alors que nous sommes partis si confiants de Loos ? Les Anglais n'étaient-ils pas à Arras quand nous embarquions à la gare de Tourcoing ! Pourquoi cette si longue attente ?

L'hiver se poursuit interminable. Les déportés se traînent. Les plaies ne se cicatrisent pas. Certains n'ont plus de chaussures et marchent pieds nus dans la neige. On m'a volé les miennes et je n'ai retrouvé que deux chaussures du même pied. A l'une, je dois faire une entaille pour passer les doigts de pied. Le soir, les déportés ramènent quelques bouts de bois pour chauffer la chambrée.

Mi-Janvier, nous sommes encore nombreux du train de Loos. Mais bientôt circule un bruit : un transport sera organisé pour les malades. Ils iront se reposer dans un camp de la Croix-Rouge. Que de bobards ne sont-ils pas lancés dans le camp, peut être volontairement

Un premier convoi est organisé le 24 Janvier. Personne n'en connaîtra la destination. Il n'y aura aucun rescapé.

Récit d'une évasion

Le 2 Février eût lieu une évasion spectaculaire de dix Russes. Voici le récit qu'en a fait mon camarade Pugeol

"En ce matin du 2 Février, sur la place d'appel, un Kommando de dix hommes se tient à côté du mien. Nous le connaissions bien car nous aimerions en faire partie. Chargé du camouflagedes avions sur le terrain de Peenemünde, son travail est moins pénible que le notre. Nous le suivons jusqu'au terrain d'aviation où il s'éloigne vers les appareils pendant que nous reprenons nos terrassements. Vers treize heure, notre attention est attirée par un avion, un Heinkel 111, qui fait beaucoup de bonds sur la piste et décolle avec beaucoup de peine. Cela nous étonne fort, mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Peu après, une agitation anormale règne sur le terrain. Des voitures pleines de soldats roulent sur les pistes. Des S.S. surgissent. Nous rentrons immédiatement au camp en courant sous une grêle de coups. Tous les Kommandos sont réunis sur la place et une nuit effroyable, sous la lumière aveuglante des projecteurs, débute pour nous. Finalement, nous apprenons l'incroyable nouvelle : Le Kommando de camouflage s'est évadé en dérobant un avion sur la base, celui dont l'envol difficile nous avait intrigués.

La vérité sur cette exceptionnelle évasion n'est connue que plusieurs années plus tard et son auteur la raconte lui-même, à Moscou, lors d'une réunion du comité international de Sachsenhausen. Il s'agit de l'officier aviateur Mikaël Pétrovich Deviataev, fait héros de l'union Soviétique pour cette action d'éclat. Tombé entre les mains des nazis, le tout jeune lieutenant pilote Mikaël Pétrovich Deviataev est interné sous le N° 104603. En Janvier 1945, il est transféré à Peenemünde et affecté au Kommando de camouflage qui ne comprend que des Russes. Il observe, avec soin, les avions et les gestes des pilotes, notamment quand on lui fait tirer jusqu'aux appareils les batterie auxiliaires destinées à la mise en marche des moteurs. Bientôt, en accord avec ses camarades, il décide le grand coup pour le 2 Février et jette son dévolu sur un Heinkel 111 qui porte sous son fuselage un nouveau lance-fusées. Après avoir tué la sentinelle, les dix

hommes s'engouffrent dans l'appareil. Deviatæev s'installe aux commandes; les autres se serrent à l'avant et à l'arrière. Les moteurs sont lancés, le Heinkel 111 roule et le jeune pilote qui l'a pour la première fois en mains, réussit, non sans mal, à l'arracher du sol. Ce décollage en catastrophe alerte les Allemands qui déclenchent l'alarme. Vainement la chasse est impuissante à rattraper l'avion qui fonce vers l'est, vers le front soviétique tout proche. Mais, maintenant, ce sont les frères d'armes de Mikaël Deviatæev qui lui tirent dessus. Que vient faire ce bombardier à croix gammée au-dessus de leurs têtes Cette fois, c'est un atterrissage précipité, encore en catastrophe, qu'effectue Deviatæev. Le Heinkel 111 se pose sur le ventre dans un champ labouré, non loin de Varsovie. Les dix hommes sont sains et saufs, libres. Le lendemain de l'évasion, la folie s'empare des S.S. Les matraquages pleuvent."

En représailles, un Russe nommé Nicolaï, considéré par les S.S. comme le responsable de la communauté russe, fut accusé de complicité et exécuté d'une balle dans la nuque, après avoir creusé son propre trou.

La fin du cauchemar

Devant l'avance des Russes, un deuxième convoi partira le 17 Février départ en bateau et débarquement à Barth, puis Ellrich, Buchenwald et Bergen-Belsen dans des wagons plate-forme. Tous ceux de ce convoi sont également décédés sauf Jean Rock de Vred (59).

Le troisième convoi partira le 28 Mars. Il est de beaucoup le plus important, environ 600 déportés. Il suivra la même route. Il y eût une vingtaine de rescapés français.

Pour ma part, j'eus la chance de rester au camp jusqu'à la fin. Nous ne sommes plus que deux cents dont cinq Français. Au loin, on entend le canon. Les Russes ont repris l'offensive. Cela sent la fin. Au travail, on nous fait détruire ou recharger du matériel pour qu'il ne tombe pas aux mains des Russes.

Finalement, nous prenons le départ le 28 Avril sur une barge qui cabote le long des côtes de la Baltique. Direction Ouest. Nous sommes deux jours au fond de la cale, sans air, souffrant de dysenterie. Pour se soulager, un seau circule de l'un à l'autre. Nous débarquons à Barth le 30 Avril et nous restons toute la journée dans un camp construit en matériau dur; ce que nous n'avions pas vu depuis longtemps.

Le soir, rassemblement. On distribue un pain. Nous marchons toute la nuit en direction de Rostock. Le long des routes, c'est la débâcle camions et autres autos sont rares, partout que des carrioles. Nous sommes accompagnés par des réfugiés qui fuient devant l'avance russe et par des convois de militaires en débandade. Cela nous rappelle la France de Mai 1940. Toute la zone est encerclée. De l'autre côté, ce sont les Anglais qui s'avancent vers l'Est.

Au lever du jour, nous sommes regroupés dans une pâture et gardés par des jeunes de seize à dix-huit ans. Nous n'avons plus rien à manger.

Aujourd'hui, c'est le premier Mai. Partout ailleurs qu'en Allemagne, les ouvriers fêtent la journée du travail. Ce matin, il a gelé blanc. Nous nous remettons en route. Nous marchons ou plutôt nous nous traînons tels des automates. Les Français se regroupent. A l'approche de Rostock, nous croisons un autre convoi de déportés qui avance à notre rencontre. Notre convoi s'arrête. On sent que les soldats ne savent plus où nous mener. Des prisonniers de guerre nous regardent passer. Nous profitons du désordre pour nous glisser dans le fossé et le remonter afin de nous joindre à eux. Ceux-ci sont admirables. Ils nous débarrassent de nos habits rayés, les brûlent, nous

donnent des effets militaires, nous restaurent et nous cachent jusqu'à la libération.

Le cauchemar est presque terminé. Nous pleurons. Merci à mes camarades Français du Kommando de Munchhagen. Vous avez risqué votre vie pour nous. La liberté sera dans quelques jours.

Le 8 Mai 1945, l'Allemagne capitule.

Les prisonniers n'ont pas l'intention de moisir en Poméranie. Ils réquisitionnent dans une ferme un tracteur agricole, une remorque, un jerrycan de gas-oil et en route vers l'Ouest. Les Russes ne s'occupent pas de nous et nous vivons de pillage au milieu d'une population apeurée.

Arrivés en zone Américaine, nous sommes conduits par les M.P. vers le terrain d'aviation de Haguenau avec interdiction de sortir. Après avoir été désinfecté avec leur grande seringue de D.T.T., nous passons une visite médicale qui consiste essentiellement à isoler ceux qui souffrent de dysenterie. A chacun, on nous remet un comprimé qui nous fera dormir vingt-quatre heures. Au réveil, nous sommes mieux. Puis en camion, par étapes et sur des routes défoncées, nous parvenons à la frontière Hollandaise à Goch.

Là, nous prenons le train pour Lille où nous arrivons le 20 Mai avec la joie et le soulagement que l'on devine.

**Récit fait par Monsieur Jules MONTAIGNE né à WASQUEHAL le 07-09-1921
Déporté du Train de Loos**

Matricule 97.965

**Monsieur MONTAIGNE est toujours, de nos jours, un ardent conteur de l'odyssée de ceux du Train de LOOS dans la Déportation, auprès des élèves des Collèges et des Lycées peu éloignés de son domicile dès lors qu'ils préparent le Concours National de la Résistance et de la Déportation
Il réside à MOUVAUX (59420), commune située à une dizaine de kms de LILLE**